

III

LES VOIES ORDINAIRES

CHRONOLOGIE : G. de Montfort, auxiliaire de M. Lévêque à la communauté de Saint-Clément, à Nantes. (Sept. 1700-nov. 1701.)

La société se défend désespérément contre l'influence des saints. L'audacieux, quel qu'il soit, qui s'écarte un instant du chemin banal, est suspect d'attenter au salut public, et on le traite en conséquence. Grignion de Montfort a choisi les voies abruptes et les moins fréquentées, et l'opinion du monde le laisse parfaitement indifférent. Pourtant, il est un cas où elle importe pour lui : c'est lorsqu'il s'agit de l'opinion de ses supérieurs. Il se trouve alors placé devant un dilemme des plus périlleux.

Certes, il ne met pas en doute la nécessité de l'obéissance. Il s'y est formellement engagé le jour où il a été ordonné prêtre. Il en a fait vœu à la face des autels. Il sait qu'il a des chefs chargés de veiller sur lui et responsables de sa conduite, comme il le sera lui-même de celle de ses pénitents ou de ses catéchumènes, que c'est pure folie que de trancher le lien hiérarchique et d'interrompre le courant qui fait circuler l'unité dans un organisme.

Nul n'est plus opposé à l'indocilité et à la révolte. Écrivant à sa sœur Louise, entrée comme novice chez les Sœurs du Saint-Sacrement, il termine et résume sa lettre par ce conseil : « Faites tout ce qu'on vous dira dans cette maison (1). » Et quand il s'agira pour lui de donner une règle aux Filles de la Sagesse, qu'il a fondées, il leur prescrira, pour l'obéissance, de la pratiquer « sans partage, promptement, sans délai ; joyeusement, sans chagrin ; saintement, sans respect humain ; aveuglément, sans raisonnement ; persévéramment, sans discontinuation ».

(1) 27 octobre 1703.

Lui-même, en toute occasion, il se livre pieds et poings liés à la consigne, et parfois avec une candeur déconcertante. M. Bauyn, dans la cour de Saint-Sulpice, a remarqué son penchant à faire « de la récréation une oraison ». Louis-Marie ne parvient pas à attacher de l'importance aux futilités et aux commérages qui forment la trame habituelle de la conversation de ses confrères. Plutôt que de parler en vain, il se tait. On a grande envie de l'en louer ; le diable, interrogé par saint Dominique sur la manière dont il tentait les frères de chœur, n'a-t-il pas convenu que le parloir était son véritable domaine, « car, dit-il, lorsque les frères se réunissent pour parler entre eux, je les excite à bavarder en désordre, à se perdre en propos inutiles et à ouvrir la bouche tous en même temps ». Tel n'est pas l'avis de M. Bauyn. Ce pédagogue ne forme pas des moines, mais des curés. Une certaine sociabilité fait partie de leur civilisation. Il enjoint donc au jeune taciturne de manifester plus d'entrain et plus de gaieté dans son commerce. Louis Grignion ne discute pas. Il s'exécute avec la maladresse touchante et l'insuccès d'un rossignol qui s'efforce à braire. Il court copier dans un recueil de sornettes, jeux de mots et calembours ceux qu'il suppose les plus savoureux ; patiemment, il les apprend par cœur, puis il les débite à ses camarades, qui se gaussent entre eux de sa simplicité.

A-t-on jamais vu soumission plus ingénue, plus totale ? Ce parti sera toujours le sien ; toujours il pliera le corps et courbera la volonté ; mais parfois quelque chose résiste et n'obéit pas, quelque chose en lui plus lui-même que lui, un impératif au plus profond de l'âme, dans le réduit secret où demeure et parle la grâce.

Pour que l'Ordre vrai soit observé, pour que la Sagesse soit contente, il faut certes que le serviteur serve, mais il faut que le maître soit digne de commander. Autrement dit, que chacun soit à sa place, ce qui n'est pas toujours le cas, même dans l'Eglise. C'est l'éternel problème du droit de révolte, qui se ramène au droit d'autorité. Qui donc a droit d'autorité ? Grignion répond sans hésiter : « mon supérieur administratif, mon directeur de conscience ou mon évêque ». Il sous-entend : « parce qu'il est le mandataire attitré de l'Esprit, le canal légitime par où descend l'ordre de Dieu ».

Mais supposons, par malheur, qu'il n'en soit pas ainsi. Alors, dans une conscience noble, s'élève le plus douloureux des débats entre le devoir de justice et le devoir d'obéissance. Vaut-il mieux obéir sans s'arrêter aux raisons, ou vaut-il mieux s'insurger, au nom même de l'ordre trahi par les maîtres ? Le fils, commandé par un père indigne, le soldat par un officier félon, Jeanne d'Arc devant les théologiens

aveuglés ou perfides, se retournent vers de plus hauts juges. Ils en appellent.

C'est justement là le cas des saints. Ils ont eu sur la terre des chefs temporels. Nous savons bien aujourd'hui qu'ils les dépassaient. Reste à savoir qui donc est saint et qui a le droit de se croire tel. Il ne suffit pas, bien entendu, de l'affirmer ; c'est même un témoignage contraire. Saint Philippe de Néri, visitant une communauté où l'on faisait grand état des mérites d'une religieuse, fit venir l'intéressée et lui dit sans préambule : « — C'est vous qui êtes la sainte ? » « — Oui, Monseigneur », répondit-elle. Il n'en voulut pas davantage. Il était fixé. Sans aller jusqu'à cette candeur, il existe un orgueil astucieux qui se prend pour de la vertu et qui est capable de donner le change. Il est parfois fort difficile de distinguer la vérité de ses fantômes, et c'est au chef qu'il appartient, en tout état de cause, de sonder l'âme dont il a la charge et de lui permettre, dans des cas exceptionnels, avec toute la prudence requise, cette émancipation relative qui n'est innocente que chez les saints.

Aussi bien, nous ne nous étonnerons pas de voir Grignon de Montfort soumis à des épreuves harassantes par des maîtres qui ont tout d'abord le devoir strict de douter de sa vocation. Laissons-les à cette tâche nécessaire et regardons procéder, à Saint-Sulpice, M. Leschassier, son directeur de conscience.

« Il retirait souvent au pieux jeune homme, nous dit un témoin, ce qu'il lui avait accordé ; il retranchait, diminuait de ses oraisons, de ses pénitences et de ses exercices de piété. » Grignon de Montfort, par crainte et défiance des détours de son esprit, venait-il à son père spirituel pour lui donner connaissance de son état, « il en était rebuté et repoussé ». Ce que le directeur pensait de son pénitent ne paraissait jamais. Il se retenait de toute marque d'estime ou de consolation ; toujours de glace devant un disciple tout de feu, il ne paraissait faire aucun cas de ce qu'il proposait ; souvent il traitait d'imagination ses sentiments et ses desseins, et ne lui permettait de les suivre qu'après avoir paru les blâmer ou les mépriser.

Le patient ne répond que par une chaude gratitude et par une inaltérable obéissance aux sévérités de son supérieur. Celui-ci n'est point satisfait. Que désire-t-il de plus ? Craint-il encore quelque tromperie de l'amour-propre, quelque hypocrite et savante comédie ? Lassé par la constance du jeune homme, ne trouvant en soi ni les motifs de le condamner ni le goût de le défendre, il le renvoie à M. Brenier avec des recommandations particulières.

On connaît de ce dernier les rigueurs effrayantes, qu'il exerçait sur lui-même et sur ses élèves. Pendant six mois son malheureux pupille supporte un martyre raffiné. « M. Grignon ne pouvait être en meilleures mains pour être bien humilié ; aussi le fut-il pleinement, longuement et pratiquement. Il recevait de M. Brenier, en toute occasion, les plus vertes réprimandes ; il ne rencontrait sur son visage qu'un air sévère et dédaigneux, n'entendait sortir de sa bouche que des paroles sèches et dures, ne recevait que des regards amers et menaçants. » Non content de le morigéner dans le tête-à-tête, l'impitoyable magister profitait des récréations pour lui livrer des assauts publics et lui faisait devant tous ses confrères les reproches les plus outrageants.

En fin de compte, « il avoue pourtant qu'il est à bout et qu'il ne sait plus par où prendre M. de Montfort pour le pouvoir humilier ». Les deux partenaires ont fait partie nulle. Le maître n'a pas désarmé, il n'a pas non plus l'impression d'avoir vaincu. Mais encore une fois, de quel mal veulent-ils donc détourner leur victime et d'où vient que sa soumission même leur est à charge ?

Nous n'avons pas à porter de jugements sur ces hommes, mais en historien, nous devons tâcher de les comprendre. Dans leur conduite, tout ne s'explique pas, je le crains, par la vigilance du pasteur et par les ruses du pédagogue. On accepte volontiers ces regards obstinés, ces mains minutieuses, en quête des parasites de l'âme. On approuve la retenue dans la louange et la froideur relative qui imposent silence à l'amour-propre, on admet même les aguets, les engins et les pièges pour surprendre le démon et le contraindre aux aveux, à la condition toutefois que la manœuvre n'ait qu'un temps, qu'on sente percer sous la feinte colère un vrai désir de tendresse, que l'épreuve enfin, ayant eu l'issue victorieuse qu'on avait souhaitée, l'enfant persécuté par amour soit consolé de ses larmes et embrassé avec des transports de joie.

Or, tout au contraire, ces censeurs inexorables, bien qu'ils confessent n'avoir rien découvert contre la vertu et la dévotion de leur élève, ne se départiront jamais à son égard d'une sévérité grandissante. Comment ne pas apercevoir, sous cette critique acariâtre, le signe d'une aversion certaine qui provient d'une différence foncière de natures ?

Ce qui fait souffrir ces cœurs juridiques, ce que ni l'obéissance et l'humilité parfaites, ni même la sainteté éclatante ne parviendront pas à faire pardonner, c'est l'élan et l'enthousiasme, c'est le courage sans calcul, c'est l'esprit d'enfance, c'est la passion, même quand elle s'adresse à Dieu. Qui sait

s'ils ne sont pas du nombre de ces docteurs insensibles qui pensent et qui professent que pour faire son salut, il n'est pas absolument nécessaire d'aimer Dieu? Ils représentent la réserve en face de l'ardeur, la prudence contre l'intrépidité, d'un mot, la race des antimystiques.

Le Souverain Juge, dans le ciel, l'Eglise et la postérité sur la terre, ont fait à Grignon la meilleure part. Quant au saint, il agit exactement en saint. Il s'attriste, mais ne se trouble jamais. Il s'incline, quel que soit le commandement, sans aucune velléité d'insubordination, estimant toujours, dans son étonnante humilité, que le maître, quoi qu'il ordonne et quoi qu'il contredise, est toujours le meilleur et le plus sage. Il s'abandonne à son pouvoir, au risque d'étouffer en lui ce qu'il y a de plus exquis et de plus agréable à Dieu. Heureusement, le Saint-Esprit désobéit à sa place. Il ne cesse de l'inspirer et de le conduire. Il vient à bout de sa volonté entêtée d'obéissance et le force à être un saint, malgré l'avis motivé de ses supérieurs.

Il faut souffrir, a dit un dominicain, non seulement pour l'Eglise, mais par l'Eglise (1). Dieu permet aux saints d'être persécutés par les justes. Grignon de Montfort, cœur toujours offert, cœur jamais repris, cette tragique épreuve ne vous a pas été épargnée.

M. Leschassier en a tout d'abord été l'instrument le plus idoine. Directeur du Grand Séminaire et plus tard supérieur général de la Compagnie (2), Louis Grignon l'a choisi comme guide de sa conscience, à la mort de M. Bauyn (3). C'est un homme d'ordre, excellent administrateur, fidèle observateur de la lettre. Ce qu'il apprécie et ce qu'il répand, c'est la pondération et la mesure, qui sont pour beaucoup les bornes de la sagesse.

Vingt ans après la mort de M. Olier, l'esprit sulpicien n'a pas gardé l'audace mystique de son fondateur. Il n'en a conservé, en l'accentuant, que l'attachement aux usages, la valeur de la discipline, la défiance des voies d'exception. M. Tronson a été l'homme du règlement au point de ne pouvoir en parler, certains jours, que les larmes aux yeux. M. Baudrand, prédécesseur de M. Leschassier au Grand Séminaire, définit ainsi avec complaisance les qualités actuelles de la maison : « Il n'y a rien d'extraordinaire, dans les règles de Saint Sul-

(1) Georges Bernanos : Préface à *Louis Le Cardonnel, pèlerin de l'Invisible*, par R. Christoflour. (Paris 1939.)

(2) A la mort de M. Tronson, en 1700.

(3) Mars 1696.

pice, que l'exactitude avec laquelle on les observe et qui ne peut être plus grande. »

Fuir toute espèce d'originalité, telle est la consigne essentielle placée alors par les messieurs au niveau des préceptes de l'Evangile. Remarquons-le, c'est, à quelques exceptions près, la devise de tout le Grand Siècle, laïque ou dévot. Molière est d'accord sur ce point avec le pieux confesseur de Louis Grignon lorsqu'il préconise une dévotion « humaine et traitable » qui sauvegarde à tout prix les apparences de l'honnêteté. La vie en société, pour rester commode et courtoise, exige surtout des qualités de second plan. Le P. Besnard, biographe de Louis Grignon, l'a bien compris lorsqu'il félicite ses maîtres « de ne pas autoriser, par leur approbation ou même par leur silence, des singularités qui, quelque bon qu'en fût le principe, sont toujours d'un dangereux exemple pour une communauté ». Accordons-lui qu'en effet, il serait fort dangereux, pour l'esprit d'une communauté qu'on tient à garder médiocre et tranquille, de donner en exemple Jeanne d'Arc, saint François d'Assise et, en somme, tous les génies, les héros et les saints. Ce sont gens capables de créer dans ces milieux d'ordre de regrettables perturbations.

La question est de savoir si les génies, les héros et les saints, voire les artistes et les poètes, méritent d'être retranchés de la société, comme des germes de contagion anarchique. C'est à cette formule à peu près que tend le monde moderne, comme l'a montré, entre autres, notre cher Péguy. Mais c'est une formule radicalement antichrétienne. « Nous sommes fous, à cause du Christ », a dit saint Paul (1). La société chrétienne a pour fonction d'engendrer des saints, c'est-à-dire, quoi qu'on veuille, des gens singuliers. Un supérieur est impardonnable de ne pas croire aux saints, de ne pas envisager l'éventualité de leur rencontre, de ne pas s'y tenir prêt.

M. Leschassier, je le crains, se représente le religieux idéal sous les traits d'un personnage rangé, qui sait se tenir dans le monde. Il a soin de son rabat et de ses manchettes, surveille son langage qu'il veut châtié, sa démarche qu'il veut élégante, son port de tête toujours respectable. M. Leschassier estime qu'avant de gravir les cimes, il faut posséder les vertus moyennes. Grignon ne proteste pas, mais il agit comme s'il pensait autrement. La première méthode peut donner d'excellents prêtres, ou du moins supportables. Affirmons que la seconde seule peut préparer des martyrs et des apôtres.

(1) I Corinth, IV, 10.

Mais suivons un peu le dialogue instructif de ces deux esprits antagonistes.

A la fin de sa scolarité, Grignon de Montfort sent s'aviver en lui le désir de partir en mission. Il pense aux pauvres qu'on néglige ; il compatit à leurs besoins spirituels qu'un clergé insuffisant ne parvient pas à soulager. Il se souvient du bon M. Bellier, aumônier de l'hôpital de Rennes, des récits qu'il lui faisait des missions bretonnes de M. Leduger, disciple du P. Maunoir, du prodigieux succès de ces labours chrétiens retournant pour les semailles la jachère des âmes abandonnées. « Que faisons-nous ici, se disait-il, et pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles ? »

Sur ces entrefaites, il apprend le prochain départ d'un certain nombre de sulpiciens qui vont évangéliser les Peaux-Rouges du Canada. Il demande la permission de se joindre à eux. Refus de M. Leschassier, dont voici les considérants : « ... Dans la crainte que l'abbé Grignon, se laissant emporter par l'impétuosité de son zèle, se perdit dans les vastes forêts de ce pays, en courant chercher les sauvages. » On n'est pas plus spirituel.

Toutefois, malgré son instinctive antipathie, le supérieur ne peut se défendre de reconnaître les vertus de son élève. Il discerne en lui des dons incontestables, mais encore grossiers et mal équarris. Quand il sera peigné, poncé, émondé des aspérités et des exubérances, il pourra faire, peut-être, un sulpicien présentable. Dans cet espoir, le directeur condescend à faire une avance honorable à son chétif écolier. Il lui propose de rester à Saint-Sulpice. Grignon s'interroge. Il ne découvre en lui aucune disposition précise pour enseigner la théologie. En toute simplicité, il se refuse. De là, sans doute, la consommation d'une rupture qui n'apparaîtra que plus tard à l'œil nu. M. Leschassier, dès ce jour, a jugé son client incorrigible. Il cesse de s'y intéresser. S'il ne tenait qu'à lui, il l'abandonnerait à ses illusions ridicules. Mais Grignon, avec la curieuse fidélité d'un chien battu, s'attache à la fêrule de son maître comme à l'indispensable instrument de sa mortification.

Voici donc pour lui l'heure venue de quitter la pépinière de Saint-Sulpice. M. Leschassier le laisse aller sans regret avec M. Lévêque, qui a fondé à Nantes la Communauté de Saint-Clément et qui a besoin d'un auxiliaire. Ce prédicateur expérimenté, avait une âme douce, capable de s'attacher à son nouveau compagnon. Mais l'âge diminuait ses forces et affaiblissait sa volonté. Il avait renoncé à faire à pied le voyage qu'il entreprenait tous les deux ans, avec une tendresse toujours fidèle, pour accomplir une retraite dans la

maison qui l'avait formé. A Orléans, il s'embarquait sur la Loire, emportant une miche de pain et un pot de beurre pour sa nouriture, se désaltérant à l'eau du fleuve, et pour ne pas rester oisif, confectionnant sur un petit métier des ceintures d'aubes qu'il distribuait ensuite à des confrères indigents.

Le vaste établissement de Saint-Clément, situé sur la route de Paris, par delà les douves des remparts et la Motte-Saint-Pierre, remplissait à Nantes à peu près les fonctions d'une succursale de Saint-Sulpice. On y formait des jeunes gens à la cléricature. On les entraînait en outre à prêcher des missions et on y recevait, comme à Saint-Lazare, des curés et des vicaires désireux de suivre les mêmes exercices.

En septembre 1700, Grignon de Montfort, introduit en ces lieux, éprouve tout de suite un certain effroi. Ce n'est pas une communauté, mais une pétaudière. « Il s'en faut de beaucoup, écrit-il à M. Leschassier qu'il a gardé comme directeur, qu'il y ait ici la moitié de l'ordre et de l'obéissance au règlement qu'il y a à Saint-Sulpice. » On trouve là, en effet, des « jeunes hommes en habit court, « quelques prêtres et abbés mondains » qui y sont pour leur vie en paix », des missionnaires, des curés venus pour y faire retraite, des solitaires d'esprit janséniste qui jeûnent plusieurs jours par semaine, soutiennent les cinq propositions de l'*Augustinus*, et se montrent infiniment avarés dans la distribution des sacrements. Au total, cinq ou six sortes de personnes ayant des règles différentes « qu'elles se forment en prenant en commun ce qui les accommode » et à la tête de ce bizarre assemblage, un bon vieillard fort amoindri et fort peu écouté.

L'Association voit venir d'un front sourcilleux le jeune héros qui s'appête à bouleverser les habitudes et à soulever des montagnes. Les novateurs, en particulier, ont hâte de voir disparaître le pèlerin qui apporte dans son bissac la doctrine orthodoxe de Saint-Sulpice. Grignon se sent mal à l'aise dans ce milieu équivoque. Il n'y trouve à contenter ni ses désirs de vie intérieure ni ses goûts d'apostolat. Il s'en ouvre avec confiance dans une lettre à M. Leschassier.

On l'y voit « partagé entre deux sentiments qui semblent opposés, un amour secret pour la retraite et la vie cachée, et le grand désir de faire aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère ».

Et voici l'idée centrale, le projet chèrement couvé qui prend corps et se précise dans son esprit : « Je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Eglise, de demander continuellement avec gémissement une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui, sous l'étendard et la protection de la

Très Sainte Vierge, aillent, de paroisse en paroisse, faire le catéchisme aux pauvres paysans, aux dépens de la seule Providence. »

Grignon pense marcher un jour à la tête de cette cohorte sacrée, après un petit noviciat auprès de M. Leuduger, « grand missionnaire et homme d'une grande expérience », ou auprès de M. Bellier, « pour s'exercer à des œuvres de charité auprès des pauvres ». Mais il n'entend rien décider par lui-même. Il « rejette tous ses désirs en attendant les conseils de son directeur, soit pour rester ici, quoiqu'il n'y sente aucune inclination, soit pour aller ailleurs ».

Peu touché par la position délicate et les scrupules de conscience de son suppliant, M. Leschassier, du haut de ses nuées olympiennes répond, après de longues semaines d'attente : « Quoique vous ne trouviez pas, monsieur, dans la communauté de Saint-Clément tout ce que vous désirez, voudriez-vous la quitter si tôt ? » Après ce préambule assez aigre, il déclare ne pas connaître M. Leuduger et il conclut en donnant avis à son correspondant qu'il demande à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Billet hâtif d'un personnage occupé et qu'on ennuie.

Durant cette expectative, les choses prennent à Nantes mauvaise tournure. Les confrères coalisés contre l'arrivant obtiennent du faible M. Lévêque qu'il lui sera fait défense de prêcher et de confesser tant qu'il n'aura pas satisfait à un examen de théologie.

Pour l'homme de Dieu, c'est l'heure des ténèbres. Il l'entendra souvent sonner au cours de son existence tourmentée. Son activité est éteinte, son avenir obscur. Il se sent comme le naufragé qui ne peut atteindre la rive. Méprisé par ses frères, méconnu de ses alliés et de ses patrons naturels, c'est la main d'une pécheresse qui va lui tendre la branche de secours.

**

Invité à Fontevault, pour la vêtue d'une de ses sœurs, en avril 1701, Grignon de Montfort, qui voyage à pied et qui n'a pas le souci des horaires, arrive en retard pour la cérémonie. Mais il a plusieurs entrevues avec deux nobles dames placées à point nommé sur son chemin pour lui servir de protectrices.

M^{me} de Montespan, favorite éconduite, est encore puissante. Cette reine et plus que reine à l'orgueil dominateur, cette beauté « tonnante et triomphante », depuis sa disgrâce s'est jetée dans la dévotion avec une ardeur égale à celle qu'elle avait déployée pour l'amour et pour l'ambition. Par des sacrifices héroïques, par des fondations pieuses et des

aumônes libérales, par des travaux bas et grossiers auxquels elle s'astreint pour servir les pauvres, par des jeûnes et des macérations, des bracelets, des jarretières et des ceintures de fer, elle s'efforce maintenant d'obtenir du ciel le pardon d'une vie qui fut scandaleuse, peut-être criminelle et sacrilège. Son inquiétude entretient en elle le goût des voyages. Depuis le 15 mars 1691 où elle se retira au couvent des Filles de Saint-Joseph qu'elle avait doté, et où elle recueillit Louise Grignon à la mort de M^{me} de Montigny, elle promène ses loisirs pénitents aux bains de Bourbonne, à ses terres d'Antin, enfin à l'abbaye de Fontevault où elle retrouve sa sœur, Gabrielle de Rochechouart.

Sa conversion qui ne se démentira pas jusqu'à sa mort et les mortifications qu'elle impose à son amour-propre ne lui ont rien ôté de son charme et de son exquise distinction. « Belle comme le jour, dit Saint-Simon, toujours de la meilleure compagnie, avec des grâces qui faisaient passer sa hauteur et qui lui étaient adaptées. Il n'était pas possible d'avoir plus d'esprit, de fine politesse, d'expressions singulières, d'éloquence, de justesse naturelle, qui lui formaient comme un langage particulier mais qui était délicieux. »

Gabrielle de Rochechouart, à vingt-cinq ans, a été nommée supérieure de la célèbre abbaye romane à cinq coupes qui n'aura jamais été mieux gouvernée. Elle règne avec grâce et autorité sur les trois couvents de nonnes blanches : le Grand Moutier pour les mères de chœur, la Madeleine pour les pécheresses converties, Saint-Lazare pour les lépreuses, et sur le couvent d'hommes noirs, suivant la règle qui réserve la direction de ces communautés assemblées à des filles de haute naissance.

Elle a le visage charmant, l'esprit délicat et fin, la mémoire très fidèle, un génie propre à toutes les sciences. Le grec, le latin, l'italien et l'espagnol lui sont familiers. En relations épistolaires avec les écrivains en renom : Segrais, Racine, M^{me} de Sablé, M^{me} de la Fayette, elle a traduit elle-même plusieurs chants de l'*Iliade* et les connaisseurs estiment qu'il n'y a rien de plus achevé. Elle écrit de fort beaux vers qu'elle déchire par modestie. Enfin, déclare Saint-Simon, « elle parle à enlever quand elle traite quelque matière ». Mais les études profanes ne retiennent d'elle que le superflu. Elle connaît à fond les pères de l'Eglise, « rien ne lui est étranger de ce qu'il y a de plus subtil dans la théologie scolastique et les opinions qui partagent les écoles ».

On aime à imaginer les passes de cette joute originale. Du côté féminin, le raffinement des précieuses, le charme d'une culture aristocratique, le goût de la nouveauté et de

l'imprévu, la manœuvre des jolies parades et des pointes élégantes ; du côté apostolique, l'assurance et le poids, le coup direct qui déjoue les feintes ingénieuses, la simplicité du génie, l'inspiration invincible qui vient de la foi. Les belles curieuses qui raffolent de l'inédit ont mis la main sur un spécimen de choix. Ce mystique n'est pas un barbare. Cet érudit qui mène avec profondeur une controverse dogmatique, la saupoudre, quand il le faut, de quelques grains de malice et d'esprit. Les deux sœurs, dans cet entretien d'une qualité rare, trouvent à satisfaire l'appétit de l'intelligence, et comme elles ont le sens de la grandeur, elles subissent l'ascendant d'une âme tout imprégnée du verbe de Dieu.

M^{me} de Montespan a eu l'intuition vague que ce prêtre sans apparence n'était pas d'une nature médiocre. Pourtant, elle ne l'a pas tout à fait compris. Elle offre à ce sauvage un canonicat. C'est le seul moyen pour lui de vivre riche à ne rien faire, d'employer ses loisirs à des conversations agréables. Il refuse avec politesse, mais avec conviction. Il pense à ses pauvres.

Alors, on le recommande à Mgr Girard, évêque de Poitiers.

**

Mgr Girard, toujours valétudinaire, devait mourir deux ans après, à l'âge de quarante-six ans. Peu enclin aux aventures, il reçoit d'abord notre original « assez sèchement », le fait languir quatre jours à l'hôpital général, et toujours hésitant, il consulte M. Leschassier sur le jeune prêtre, tandis que celui-ci, au cinquième jour d'attente, est reparti pour Saint-Clément.

Voici la fiche de renseignements que lui communique M. Leschassier :

« Monseigneur. Je connais M. Grignon depuis plusieurs années. Il m'a fait savoir l'ordre que vous lui aviez donné de m'écrire ce qui lui était arrivé à Poitiers » (la chose, comme nous l'allons voir ne manquait pas d'intérêt, mais M. Leschassier n'y attache pas d'importance. Il continue :) « Il est du diocèse de Saint-Malo, d'une famille noble, nombreuse, peu accommodée. Dès sa jeunesse, il a été comme abandonné à la Providence, quoiqu'il eût père et mère, et il a été près de dix ans à Paris sans recevoir d'eux aucun secours. Dieu l'a prévenu de beaucoup de grâces, et il y a répondu fidèlement ; il m'a paru, et à d'autres qui l'ont examiné de près, avoir été constant dans l'amour de Dieu et la pratique de l'oraison, de la mortification, de la pauvreté et de l'obéissance. Il a bien du zèle pour secourir les pauvres

et pour les instruire. Il a de l'industrie pour venir à bout de plusieurs choses... »

(Bravo ! Voilà le témoignage d'un homme digne et consciencieux. Quel dommage qu'il ne puisse tenir dans cette posture ! Le petit grincement de l'ironie ne tarde pas à se faire entendre :) « ... Mais comme son extérieur a quelque chose de singulier (nous y voilà), que ses manières ne sont pas du goût de bien des gens (de vous-même, M. Leschassier ; mais il serait charitable de préciser les griefs), qu'il a une haute idée de la perfection (qu'est-ce à dire ? préfère-t-on l'idéal des médiocres ?), bien du zèle et peu d'expérience, je ne sais pas s'il est propre à l'hôpital où on le demande. Il ne m'a pas marqué quel était l'emploi qu'on voulait lui donner dans cette maison, s'il y avait des administrateurs, enfin il ne me fait aucun détail... » (Crime de lèse-administration. Grignon de Montfort et son contrôleur ne parlent pas la même langue : la première est la langue de feu des apôtres, la seconde est la langue de papier des bureaucrates.)

« Ainsi, Monseigneur, je me contente de vous exposer ce que je connais de ses dispositions, laissant à votre jugement la décision de l'affaire. Vous avez sur toutes choses, et singulièrement sur la conduite de votre diocèse, des lumières et plus pures et plus étendues que je n'en puis avoir. Tout ce que vous réglerez touchant ce jeune prêtre sera, sans doute, selon l'esprit de Dieu et pour sa plus grande gloire » (1).

Très évidemment, M. Leschassier tient à tirer son épingle du jeu. Il n'est pas d'humeur à endosser des responsabilités au profit d'un disciple obstiné dont la carrière ne lui apparaît pas de tout repos. S'adressant à cet importun, il revient sur ses reproches de fonctionnaire qui juge d'un mauvais rapport et le blâme avec une certaine impatience de ne pas lui donner des éclaircissements suffisants. Il termine sur un ton de hauteur assez déplaisant : « Je ne suis pas assez éclairé pour des personnes dont la conduite n'est pas ordinaire. »

Entre temps, Grignon de Montfort est retourné à Nantes où, grâce sans doute au crédit de sa protectrice, on a levé l'interdit qui le condamnait à l'inaction. Durant l'été 1701, il va prêcher sa première mission à Grandchamps et dans quelques paroisses voisines. Il en fait un fidèle compte rendu à son conseiller parcimonieux qui se borne à répondre d'un air détaché, mais en soulignant une fois de plus la recommandation :

« Puisque M. Lévêque et M. des Jonchères (2) convien-

(1) Lettre du 13 mai 1701, citée par Quérard.

(2) Vicaire général à Nantes.

ment, monsieur, qu'il serait utile que vous allassiez dans les paroisses abandonnées, je n'y vois nul inconvénient. Tant que vous suivrez les ordres des personnes d'expérience et qui se conduisent selon les règles ordinaires, j'espère que Notre-Seigneur bénira vos travaux. »

M. Leschassier joint ses propres bénédictions très platoniques à celles du Seigneur, se réservant de les retirer dès l'instant où son disciple cessera d'emprunter les voies ordinaires. Ce qui ne tardera pas à se produire.

Nous voici au 25 août 1701. Mgr Girard appelle définitivement Grignon de Montfort à l'hôpital de Poitiers. Inlassable, le jeune prêtre soumet docilement ses hésitations à son directeur. Il ne se sent aucune inclination pour la communauté de Saint-Clément ; il n'a pas non plus de dispositions à se renfermer. « Le catéchisme aux pauvres de la ville et de la campagne, répète-t-il, est mon élément... Voilà l'état des choses, voilà mes sentiments ; mais l'obéissance à vos volontés est mon plus grand désir. »

M. Leschassier une fois de plus récite son leit-motiv : « Suivez, dit-il, les règles ordinaires, et ne vous en écarterez jamais sous prétexte de dévotion. » Entendons bien M. Leschassier, ne confondons pas l'essentiel avec l'accessoire, la terre ferme avec les nuées. Et mettons-nous bien dans la tête que la dévotion n'est pas une excuse.

Grignon de Montfort se décide. Il gagne Poitiers par Saumur et Notre-Dame-des-Ardilliers où il rencontre Jeanne de la Noue, fondatrice des Filles de Sainte-Anne de la Providence. Dès son arrivée il se met à l'œuvre et ne peut se retenir encore de communiquer son plan de vie au supérieur rébarbatif pour solliciter son approbation. C'en est trop. M. Leschassier, excédé par cette fidélité compromettante, et comprenant que le dédain ne suffit pas pour s'en dégager, passe à des explications plus catégoriques. L'abbé Grignon « n'étant pas tout à fait selon la conduite ordinaire », il aurait peine, lui M. Leschassier « à être garant de tout ce que fait » son subordonné. Il frémit à l'idée qu'il pourrait être associé aux méfaits de ce révolutionnaire et « rendu en quelque manière responsable en public ». Il prie donc très instamment M. Grignon de le laisser en paix et de se chercher un autre directeur, tandis qu'il conjure son évêque de bien veiller à « ce qu'il n'entreprene rien de nouveau ». On verra bientôt de quelles « nouveautés » il était déjà averti et épouvanté.

En dépit de cette hostilité persistante, une dernière fois Grignon aura recours à lui avec une imperturbable candeur. C'est en juillet 1702. Le jeune prêtre, alors à l'hôpital de Poitiers, vient d'apprendre que sa sœur Louise a dû quitter le

couvent des Filles de Saint-Joseph et se trouve sans asile et sans pain. Il part pour Paris selon son mode habituel : à pied, sans un vêtement de rechange, sans un denier, résolu à tendre la main tout le long de la route. En passant à Angers, il apprend la présence de M. Brenier au séminaire de la ville. Il court à sa rencontre avec tout l'élan d'une joie naïve. Déception atroce. Le maître qu'il avait chéri malgré ses rigueurs ne lui présente qu'un abord irrité. Il arrive de Saint-Sulpice où Grignon a déjà sa légende, il ne voit du pauvre clerc que l'accoutrement misérable, les dehors honteux et repoussants, il ne sait pas aller jusqu'à son cœur. Il le reçoit, dit un témoin (1), de la manière la plus outrageante, à la vue de toute la communauté ; il le chasse ignominieusement, et le fait sortir à jeun, sans égard ni à ses besoins, ni à son caractère. C'est une des rares occasions où la victime piétinée exhale un gémissement. Le voyageur reprend son chemin un peu plus courbé et trébuchant sous sa croix.

Quand il arrive à Paris, la soutane en lambeaux, les pieds ulcérés, il est si las qu'il est près de succomber. Pour la seconde fois, il échoue à l'Hôtel-Dieu où, pendant quinze jours, il est soigné par les religieuses compatissantes. Sa sœur retrouvée, il se met en quête d'un secours. A qui s'adresser, dans une détresse aussi profonde ? Avec une confiance indéfectible, il va tout droit à M. Leschassier (2).

Le supérieur général est à Issy, dans la maison de vacances de la compagnie. Il se promène d'un air grave dans le jardin et s'entretient avec des confrères et des écoliers qui l'interrogent avec déférence. Il voit venir à lui son ancien pénitent, tout épanoui de tendresse. Il prend un visage glacé et dédaigneux. Il le renvoie avec hauteur sans vouloir ni lui parler, ni l'entendre.

(1) C'est toujours M. Blain, historiographe du Bienheureux, durant la première partie de sa vie.

(2) L'auteur tient à préciser, ici, que ses critiques à l'adresse de M. Leschassier, de M. Bauyn et de M. Brenier ne visent en aucune façon l'ensemble de la Compagnie de Saint-Sulpice pour laquelle il professe la plus grande vénération et qui, du vivant même de Grignon de Montfort, a fourni au saint homme des protecteurs aussi compréhensifs et aussi charitables que M. de la Barmondère.

A la décharge des maîtres incriminés, il est juste, d'ailleurs, de tenir compte de l'époque, tout entière dominée par les préoccupations de la règle et de la mesure, et aussi, dans une certaine mesure, d'excuser la maladresse des moyens par l'innocence des motifs et des intentions.

En bref, ce n'est pas le procès d'un homme que l'auteur a désiré faire, encore moins celui d'une institution, mais le procès d'un esprit qui se place aux antipodes de l'esprit du mystique et du saint.

Ici se termine, entre le puissant et le misérable selon les vues de la terre, le dialogue cruel que nous avons suivi avec amertume.

M. Leschassier est un de ces pasteurs qui ont le nez trop court, comme dit familièrement saint Grégoire. Il ne flaire pas le voisinage des saints. Il a rencontré Jean-Baptiste de la Salle. Ecoutez le ton de suffisance avec lequel il jauge un homme visiblement marqué pour une mission surnaturelle : « M. de la Salle, patriarche des frères des écoles chrétiennes, a fait tout ce qu'il a pu pour accorder sa communauté à Saint-Sulpice, mais il n'a jamais pu y réussir et nous n'entrons pas dans leurs affaires. Je les crois de bonnes gens, mais je n'en connais pas un et je ne conseillerais à aucun de nos messieurs de s'embarrasser là dedans (1). »

Son opinion sur Grignon de Montfort, il l'a résumée un jour en ce peu de mots : « M. Grignon est très humble, très pauvre, très recueilli, et cependant j'ai peine à croire qu'il soit conduit par le bon Esprit. » Il ne reviendra sur ses préventions qu'après la mort du bienheureux. Encore ne sait-on pas trop s'il exprime un regret ou une raillerie. En présence des miracles attestés et de la vénération générale : « Vous voyez bien, dira-t-il, que je ne me connais pas en saints. »

M. Leschassier est un de ces bourreaux pleins d'intentions pieuses, comme nous en verrons beaucoup par la suite, qui s'appliquent méthodiquement à rogner les ailes des saints. S'ils n'y réussissent pas, ce n'est pas faute d'efforts et de persévérance. Le plus admirable, c'est que les saints ne s'en portent pas plus mal. Ils passent en souriant à travers la grêle destinée à les assommer. Le diable même porte pierre, dit un proverbe : tout profite au Souverain Bien, tout chante la gloire de Dieu, même les clous de la croix et les pierres de la lapidation. Est-ce à dire qu'on doit rendre grâce à Satan, ou même à sa pierre, et qu'on doit remercier M. Leschassier ?

Ce serait se faire une très fausse idée de la prédestination. Nous sommes tous prédestinés à la sainteté. Si la plupart y manquent, ce n'est pas à cause de la malice de Dieu, mais par la faiblesse ou l'inattention de leur cœur. Ceux-là, Dieu ne les rejette pas, en vertu de son admirable économie. Des débris de l'arche qui s'effondre il tire des moellons pour bâtir la maison du sage. Il fait servir le méchant, et peut-être dans son indulgence infinie lui en sait-il gré et lui en fait-il un certain mérite. L'amour ramène ainsi tout à lui,

(1) Lettre citée par Gaëtan Bernoville : *Le Bienheureux J.-B. de la Salle* (Paris 1945).

ramasse ce qui s'égare et le reconduit vers le but. « La sagesse divine fait tout insensiblement et fortement venir à sa fin par des voies inconnues aux hommes (1). » C'est une grande raison d'espérance et de joie que de saisir, à travers le brouillard des vicissitudes, le permanent triomphe du plan infailible.

Cela ne veut pas dire que Judas est innocent et que M. Leschassier a raison, comme s'ils avaient été tenus d'être ce qu'ils ont été. On soulève ici en passant un problème très grave et très mystérieux, qui a troublé bien des âmes, et que nos yeux ne sont pas capables de sonder. Ce qu'on peut avancer, je crois, c'est que la Providence a jugé bon, pour des desseins impénétrables, qu'il y eût un traître dans la tragédie, un médiocre à côté d'un saint afin de le faire souffrir. Le barrage qui résiste aux eaux leur donne la hauteur de chute qui les rend puissantes. Il a désigné pour ce rôle d'obstacle des sujets qui s'y prêtaient le mieux par l'orientation qu'ils s'étaient eux-mêmes librement choisie : de même un médecin, pour obtenir la santé, fait servir, selon leur nature, le poison ou l'aliment nourricier. Et c'est dans ce sens qu'on peut soutenir que rien n'est de trop, et s'écrier avec Léon Bloy : « Tout ce qui arrive est adorable. »

♦♦

On vient d'entendre le refus des docteurs et des formalistes. Écoutons maintenant la voix des humbles. Ceux-là qui sont sans lettres et sans usages, qui n'ont pas les regards troublés par les besicles du vain savoir, ont reconnu spontanément le messager de la charité et lui ont ouvert les bras. Cette fraternité le console de toutes ses misères. Les paysans de Grandchamps et de quelques autres paroisses (2), qu'il va prêcher seul, au plus fort des chaleurs de l'été, sont soulevés par sa foi communicative et ne l'appellent plus que le « bon père de Montfort ». Quant à l'accueil des pauvres de l'hôpital de Poitiers, en voici le récit, dans son émouvante simplicité.

Grignon de Montfort arrive pour la première fois dans la maison des malades. Il entre, pour prier Dieu, dans leur petite église. En attendant l'heure du souper, il passe là quatre heures en oraison « qui lui parurent bien courtes ». Quelques-uns des pauvres observent le nouveau venu. Ils le voient à genoux dans ses lamentables guenilles si « conformes aux leurs », et tout de suite et sans rien dire, ils

(1) *L'Amour de la Sagesse éternelle*, p. 96.

(2) *Le Pellerin...*

conviennent qu'il est leur ami. Ils avertissent leurs compagnons, « ils s'entr'excitent les uns les autres à « boursiller » pour lui faire l'aumône ». Les uns donnent plus, les autres moins, les plus riches un sou, les plus pauvres un denier. Et quand le bienheureux s'apprête à sortir, il est bien surpris de voir le portier qui le retient et les indigents miséricordieux qui viennent à lui pour lui faire leur petite offrande.

« Je bénis Dieu mille fois, écrit-il, de passer pour pauvre et d'en porter les glorieuses livrées, et je remerciai mes chers frères et sœurs de leur bonne volonté. Ils m'ont, depuis ce temps-là, pris en telle affection, qu'ils disent tous publiquement que je serai leur prêtre. »

IV

POITIERS ET L'AMOUR DES HUMBLÉS

CHRONOLOGIE : *Séjour à Poitiers (septembre-novembre 1701, à Pâques 1703) coupé par un voyage à Paris (août-octobre 1702).*

A Poitiers commence la carrière personnelle de Grignon de Montfort. En prophète, il prévoit qu'elle sera brève. Ce prodigue qui ne connaît pas de limites à ses forces, les dépense avec une générosité débordante, sans souci de l'épargne et de la durée : il a compris qu'il fallait frapper vite, ferme et juste. Désormais majeur par décret de la Providence, hors des tutelles et livré à son destin, il fonce à corps perdu, sans regarder en arrière ni sur les côtés. Il est celui qui « porte la vérité sur les mains » ; il est « l'œil simple qui n'envisage que Dieu » et qui tend tout entier vers lui par la voie la plus rapide.

Grande clameur dans le camp des pharisiens, des calculateurs, des assoupis. La marche directe coupe à travers les plates-bandes, foule les massifs réservés, laisse l'empreinte des souliers ferrés dans les gazons sagement tondus. Le fougueux apôtre franchit d'un bond les haies qui le séparent du Seigneur, court à lui avec la simplicité de la foudre, tirant par la main ses frères timides, les plus forts entraînant les plus fatigués, dans une chaîne qui doit lier tout l'univers et qu'il rêve d'attacher au cou de la Vierge et, par elle, au cœur de son divin Fils.

Il a cherché autour de lui les compagnons les mieux disposés à le suivre dans la sublime aventure. Ce ne sont pas les doctes et les nantis, lourds à remuer, enracinés comme des souches dans leurs commodités et leurs habitudes, mais les misérables, légers d'argent comme lui, le menu peuple de la ville et de la campagne. Bienheureux ceux qui ressemblent aux petits enfants ; bienheureux les pauvres d'esprit. Mais qui donc a creusé le sens de cette parole ? « Le pauvre, dit